

savant. On se prépare à toutes les fonctions sérieuses par des années de travail. La jeune fille attend de longs mois, dans une oisiveté inquiète et ennuyée, le jour heureux où elle deviendra femme, et les obligations de la maternité la surprennent dans une insouciance coupable du plus sublime et du plus mystérieux de ses ministères qu'est l'éducation.

Non, on ne s'y prépare pas, et dans un certain monde, est-ce qu'on se gêne pour l'accomplir? Dès les premiers instants, on confie les enfants à des soins mercenaires, qui coûtent cher plus tard en regrets et en larmes. Dès qu'on le peut, on s'en débarrasse, en les mettant à l'école, en pension, et en les abandonnant sans contrôle à leurs professeurs et à leurs institutrices, pour continuer la vie de plaisirs et de fêtes, la vie affairée et égoïste dont la maternité avait à grand'peine arrêté le train.

Les enfants trouvés et les pupilles de la guerre ont la charité publique pour les recueillir et pour les élever. Ils ont encore, ici et là, des religieuses dévouées qui leur sont d'admirables mères. Il y a des enfants riches, dans des familles soi-disant chrétiennes, qui sont moins bien traités, abandonnés de leur père et de leur mère qui travaillent ou s'amuse, et livrés à une domesticité douteuse qui souvent s'en soucie peu, occupée elle aussi de ses passions.

Sans doute, un père et une mère ne sont pas tenus de rompre absolument avec le monde. Mais ils doivent s'en retirer dans la mesure nécessaire pour ne manquer en rien à ce que réclame d'eux l'éducation de leurs enfants. Le contraire est une déchéance morale, un mépris du plus grand devoir des parents, dont on ne saurait trop, surtout en nos temps où l'école publique ne supplée plus, déplorer le désordre et le malheur et craindre les pernicieuses conséquences.

Mgr TISSIER.